

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) Item 42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

## 42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

**Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

### Les mots clés

[Absence](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Vie sociale \(Paris\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

[41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)  
*est une réponse à ce document*

[42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)  
*est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-09-19

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Quand je reçois vos lettres, dans le moment où je les lis, je suis si heureuse, si parfaitement heureuse, que pour cet instant là il me semble que je ne regrette pas votre absence.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 157-158, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/109-115

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

42. Mardi 19 septembre 9 heures 1/2

Quand je reçois vos lettres, dans le moment où je les lis, je suis si heureuse si parfaitement heureuse que pour cet instant là il me semble que je ne regrette pas votre absence. Cette impression dure deux minutes, cinq minutes peut-être, & puis le désir, l'ardent désir de vous voir là près de moi, bien près de moi, devient si vifs, il s'empare si entièrement de tout mon être que j'étends les bras, j'appelle mais à voix bien basse, je répète mille fois ces trois petits mots que vous m'avez appris, (oui vous me les avez appris) et un triste, un long soupir finit tout cela, et je me réveille bien complètement pour trouver devant moi une éternelle journée qui ne m'offre plus d'autres ressources que de venir vous redire toujours la même chose de la même manière, et d'une manière si froide que je me suis saisi d'un grand mépris pour mes lettres. Monsieur comme vous m'étonnez en me disant qu'elles-vous plaisent ! Je sais bien qu'elles pourraient vous plaire, mais je n'ose pas vous plaire, et il y a des jours & des moments où cette contrainte m'est insupportable. Dans ce moment surtout, ah si je pouvais vous dire tout ce que j'éprouve. Monsieur quand vous le dirai-je ?

Sera-ce dimanche ou lundi, pourquoi vous obstinez-vous à ne pas répondre à cette interrogation, est-ce que vous méditez quelques iniquités ? Je fis hier avant dîner une très longue promenade avec la petite princesse ; toute l'avenue de Longchamps à pied. c'est presque trop, & j'arriverai très fatiguée au dîner de mon ambassadeur. Il y avait trente personnes à table. M. Molé & l'ambassadeur de Sardaigne furent mes voisins ; ma droite était mieux occupée mardi dernier !

A propos il ne faut pas que j'oublie de vous dire que M. de Brignoles qui s'est vanté à moi de la rencontre dans la cour de l'hôtel des postes m'a dit qu'elle lui avait fait un extrême plaisir. C'est bien plus personnel que celui que vous a causé sa vue. J'aime bien cet ambassadeur, je l'aime beaucoup. Les dîners de M. de Pahlen ne durent jamais moins de deux heures. C'est donc une grosse affaire que les voisins. M. Molé était en train; nous avons causé de tout. Il est dans la plus parfaite assurance sur le résultat des élections. M. Thiers ne fera à ce qu'il paraît que traverser Paris, il ira à Lille attendre l'ouverture de la session. M. Salmandy est à Valençay, avec des projets de conquête. On a bien fait sonner hier le retour en Normandie. Pour m'enlever tout prétexte de crainte, j'ai répondu en riant qu'il faudrait d'abord que j'en eusse ; et puis un instant après, on a cité les quelques jours inexploqués passés à Paris ; ce qui fait un système de guerre très incohérent qui allait assez comme remplissage des deux heures de dîner mais qui n'ira pas longtemps comme cela. La séance après le dîner fut longue et je suis obligée là de

rester la dernière. Cela dura jusque vers dix heures. Il était trop tard pour mon salon.

La petite princesse allait au spectacle la Sardaigne chez Madame de Castellane ; je m'y laissai entraîner je la trouvai couchée. M. Pasquier y vint. Elle fit un récit un peu étrange, & puis M. Molé arriva pour faire le thé comme s'il était dans son ménage ; cela me fit me redresser un peu et je partis. Monsieur cet intérieur là est d'un parfait mauvais goût, je suis fâchée de l'avoir vu ainsi, je me sentis parfaitement déplacée. Je fus dans mon lit hier avant onze heures. Il fait une chaleur excessive j'en souffre. J'aime l'air d'automne et de printemps. Mais le chaud comme le froid me sont insupportables.

J'ai lu à mon déjeuner une lettre de Madame de Dino ; elle me demande si vous irez toujours en nov. à Rochecotte. Elle vous croit sans doute établi à Paris. Elle s'ennuie, elle demande des nouvelles. Je n'en sais pas je n'en demande pas. Je ne suis plus curieuse de rien. Je ne pense qu'à la Normandie, c'est là où je vis, je ne veux des nouvelles que de là. Que me fait tout le reste du monde, il m'importune. Je voudrais vivre dans un bois, un petit cottage, toute seule. J'irais ouvrir la porte deux fois le jour ! Monsieur, j'étouffe de tout ce qui se présente à ma pensée. Défendez-moi de vous écrire, défendez moi de me livrer à de si doux rêves, Venez me défendre tout cela ; ici je vous obéirais ; de si loin je me révolte, je pense si pense ! Ah mon Dieu jusqu'à ce que j'arrive à ne plus savoir ce que je vous dis.

Adieu. Adieu et comment ! Jamais je n'ai tant appuyé sur ce mot. Adieu. Quoique ma lettre ne porte la date que d'une seule heure j'y suis revenu vingt fois. Je vous ai quitté, je vous ai repris, & je ne la ferme que dans ce moment 2 heures. Il me semble que je ne vous fais toute cette inutile explication que pour me ménager le prétexte d'un nouvel Adieu. J'en suis insatiable aujourd'hui. Votre lettre m'a mise dans ce train. Je ne sais pourquoi. Venez donc encore chercher cet adieu de ce côté-ci.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 42. Paris, Mardi 19 septembre 1837,  
Dorothee de Lieven à François Guizot, 1837-09-19

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/953>

Copier

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur157-158

Date précise de la lettreMardi 19 septembre 1837

Heure9 heures 1/2

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

32.  
19

Mardi 19 Septembre 1857

Quand j'ai reçu vos lettres, dans le  
moment où j'étais là, j'ai senti si humblement  
et parfaitement heureux, pour moi  
et surtout là il me semble que j'ai  
répété par votre absence. Cette  
impression de deux semaines, cinq  
semaines, quelques jours; et puis le dimanche.  
L'absence de vous m'a fait la prière de  
moi, mais j'ai de moi, de moi si bien,  
il s'occupe si bien l'absence de tout  
mon être, j'ai senti la brève j'ai senti  
mon être si bien là, j'ai senti, mais  
sans ce sein j'ai senti, mais j'ai senti  
appris, (oui, mais ma le, deux jours) et  
un tout un long temps j'ai senti tout  
cela, et j'ai senti, mais complète.  
mon Dieu, j'ai senti de vous, mais un  
et j'ai senti, j'ai senti, j'ai senti, j'ai senti

D'autre réponses peut venir vous venir  
 toujours la même chose, de la même  
 manière, et d'une manière si froide,  
 que si un seul saisi d'un grand  
 espoir pour une lettre. Mon Dieu  
 comme vous m'êtes cher, et comme j'ai  
 fait aller vos plaisirs! j'ai bien  
 fait aller vos plaisirs, mais  
 si n'est pas votre plaisir, et si n'est  
 pas à son avantage, ou si elle est  
 inacceptable, dans le moment  
 même, et si j'en pouvais vous en  
 tout ce que j'en pourrais! Mon Dieu  
 vous le savez si? mais ce dimanche  
 même, j'en pourrais vous en  
 ce par réponse à cette interrogation,  
 et par un motif, quel motif?  
 j'en ferais avant d'en dire un seul  
 prochain avec la petite prière  
 tout l'avenir de Longueville, à pied.

iun  
 fals  
 it q  
 Mr.  
 Jus  
 un  
 it u  
 que  
 un  
 l'ho  
 fait  
 que  
 un  
 l'au  
 le  
 j'ai  
 l'au  
 Mr.  
 cau  
 par

i'ut p'usqu'au top, & j'arrivai. L'air  
fatigué au d'ici de mon ambassadeur,  
il y avait toute personne à table.  
Mr. Moli & l'ambassadeur de Sardaigne  
furent mes voisins; ma droite était  
même occupée M. de Lescure! à propos  
il ne faut pas que j'oublie de vous dire  
que Mr. de Brignoles qui s'achève à  
moi de la rue de la fontaine de  
l'hôtel de la poste. Je l'ai dit, si elle lui avait  
fait un excellent plaisir. C'est bien plus  
personnel que celui que vous a causé la  
vue. J'ai bien vu l'ambassadeur, je  
l'ai vu beaucoup.

Le d'ici de Mr. de Sahlus ne devait  
jamais revenir de deux heures. C'est  
d'ailleurs pour affaires que la voisine  
Mr. Moli était en train, nous avons  
causé de tout. Il est dans la plus  
parfaite application sur le résultat

42.  
N° 19

de l'élution. M. Huis ne parait pas et  
parait qu'on ne peut pas, il va à Lille,  
attendre l'ouverture de la session.

M. Salvandy est à Valenciennes, avec  
des projets de congrès. On a pu faire  
samedi hier le rituel au Normand  
pour un tel ou tel prétexte de vanité.  
J'ai répondu en disant qu'il faudrait  
d'abord qu'il y eût; et puis un certain  
après, on a été le pendant pour un  
quelques pas à Paris; après fait un  
système de guerre très incertain, qui  
allait après comme remplissage de  
deux heures de dire mais qui n'est  
pas l'essentiel concerné.

La séance après le dîner fut longue et  
je me suis obligé à, de rester la dernière.  
ela dura presque vers dix heures. Il  
était trop tard pour mon salon. La  
petite prière allait aux spectateurs,  
la soirée chez Madame de

Elle  
mon  
si par  
et un  
repre  
impr  
mieu  
l'as de  
mon  
il n'e  
mon  
mais  
son  
effr  
mal  
cela  
mon  
deu



Castellane, j'en y laisai entraine.  
 je la trouvais comble. M. Sarguin  
 y vint. elle fit avec elle quelques  
 iteaux, & puis M. Moli' arriva  
 pour faire la the' comue, il etait  
 dans son voisinage; cela me fit un  
 redoublement de peur et je partis. Mon  
 intérieur la' est d'un parfait bonheur  
 tout, j'en suis fier de l'avoir vu ainsi.  
 je me mets parfaitement de plain.

je suis dans mon lit bien avant  
 sous le couvert. il fait une chaleur  
 qui m'opresse. j'ai eu l'air d'antonin  
 et de pristin. mais le chaud comme  
 le froid me sont insupportables.

j'ai lu à mon déjeuner une lettre de Mademoiselle  
 de Duno. elle me demandait si vous irez  
 toujours au Nord à Rochefort. elle vous  
 écrit sans doute, et elle est à Paris. elle s'ennuie  
 elle demande de nouvelles. je n'en ai pas.

